

Figures contemporaines du changement social  
en Afrique

**Logiques Sociales**  
*Collection dirigée par Bruno Péquignot*

En réunissant des chercheurs, des praticiens et des essayistes, même si la dominante reste universitaire, la collection *Logiques Sociales* entend favoriser les liens entre la recherche non finalisée et l'action sociale.

En laissant toute liberté théorique aux auteurs, elle cherche à promouvoir les recherches qui partent d'un terrain, d'une enquête ou d'une expérience qui augmentent la connaissance empirique des phénomènes sociaux ou qui proposent une innovation méthodologique ou théorique, voire une réévaluation de méthodes ou de systèmes conceptuels classiques.

**Dernières parutions**

B. COLLET, C. PHILIPPE (dir.), *Mixités. Variations autour d'une notion transversale*, 2008.

Catherine TOURRILHES, *Construction sociale d'une jeunesse en difficulté. Innovations et ruptures*, 2008.

Abdelkader BELBAHRI, *Les Enjeux de la reconnaissance des minorités. Les figures du respect*, 2008.

Patricia WELNOWSKI-MICHELET, *L'Identité à l'épreuve de l'exclusion socioprofessionnelle*, 2008.

Grzegorz J. KACZYNSKI, *La connaissance comme profession. La démarche sociologique de F. Znaniecki*, 2008.

Marie-Claude MAUREL et Françoise MAYER (sous la dir.), *L'Europe et ses représentations du passé. Les tourments de la mémoire*, 2008.

F. DERVIN et A. LJALIKOVA (Sous la dir.), *Regards sur les mondes hypermobiles*, 2008.

Fabrice HAMELIN, Élodie PINSARD, Isabelle RAGOT et Bérandère VÉRON, *Les radars et nous*, 2008.

Trinh VAN THAO, *Vietnam, du confucianisme au communisme*, 2008.

Thierry GUILBERT, *Le Discours idéologique ou la Force de l'évidence*, 2007.

Roland GUILLON, *Sociologie critique d'un socialisme de gouvernance*, 2008.

Audrey ROBIN, *Les filles de banlieue populaire. Footballeuses et « garçonnnes » de « cité » : « mauvais genre » ou « nouveau genre »*, 2007.

Marie-Thérèse RAPIAU, Stéphane RIMLINGER, Nelly STEPHAN, *Quel marché du travail en agriculture, en*

JEAN-AIMÉ DIBAKANA MOUANDA

Figures contemporaines  
du changement social  
en Afrique

*Préface de Dominique Desjeux*

L'HARMATTAN

Du même auteur  
chez le même éditeur

*L'Etat face à la santé de la reproduction en Afrique noire, 2004.*

© L'HARMATTAN, 2008  
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris  
<http://www.librairieharmattan.com>  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
ISBN : 978-2-296-05441-7  
EAN : 9782296054417

Pour Lucas Nelson et Eloïse Laînée



## Préface

Le travail de Jean-Aimé Dibakana Mouanda, centré sur le Congo mais avec de nombreuses ouvertures sur l'Afrique et les pays occidentaux, pourrait autant s'intituler « l'amour, le couple, la mort et la famille » que « le préservatif, le téléphone mobile, la mobilité sociale et la sorcellerie ». Le premier titre rendrait compte de l'ambivalence des rapports domestiques tout à la fois sources de vie et de destruction. Le second mettrait plus l'accent sur le jeu social qui se construit en croisant la matérialité des objets concrets, la sociabilité familiale, professionnelle et interethnique et la symbolique du pouvoir magico-religieux. Les deux mettraient en valeur ce qui fait l'immense qualité de ce travail de terrain au ras du quotidien, la finesse, la modestie et donc l'intelligence.

J'ai choisi de mettre en valeur deux thèmes parmi tous ceux traités par Jean-Aimé Dibakana Mouanda, le mariage et le téléphone portable. Ces deux pratiques sociales nous apprennent autant sur l'Afrique et le Congo que sur l'Europe et la France. Elles constituent des véritables analyseurs anthropologiques à la fois de l'universalité et de la particularité des logiques sociales qui organisent toute société.

Le mariage, la vie de couple légitime ou non est un des grands thèmes de ce livre. Le mariage est présenté comme un jeu stratégique complexe, comme une carrière dont le déroulement et les règles du jeu vont évoluer en fonction des objectifs et des contraintes des acteurs, hommes ou femmes. Au premier abord, le jeu peut sembler d'abord favorable aux hommes. Les aînés sociaux en semblent les premiers bénéficiaires quand les oncles maternels imposent les critères de choix d'une bonne épouse : vierge, travailleuse, bien éduquée et capable d'avoir des beaux enfants, ce qui va dans le sens de la reproduction du lignage ; ou encore quand la famille de la future épouse profite du fait qu'un jeune homme ait choisi lui-même sa femme en ville pour augmenter fortement le montant de la compensation matrimoniale ou « dot ». Ou encore pour un urbain qui a épousé une femme de la campagne plus dépendante de lui du fait de ses moindres atouts en termes de diplôme ou de langue. Et surtout pour les hommes qui ont réussi et qui abandonnent leur femme pour en prendre une nouvelle qui correspond mieux à leur mobilité sociale. Comme l'écrit Jean-Aimé Dibakana Mouanda, ils trouvent « *que leur épouse, connue*

*grâce aux réseaux parentaux qui ne recherchaient pas forcément ces qualités valorisées en milieu urbain, ne remplit plus les conditions requises pour jouer convenablement certains rôles d'épouse d'un homme de leur rang : l'accompagner dans les soirées mondaines, s'exprimer dans une langue accessible au plus grand nombre, notamment en français « correct » (nous l'avons dit, cette aptitude à s'exprimer en « bon français » est considérée comme un critère de catégorisation sociale), « bien répondre » au téléphone ou participer aux conversations lorsque des amis viennent les visiter.»*

Et pourtant le jeu n'est pas aussi simple. Certains hommes peuvent être abandonnés par leur femme quand celle-ci a mieux réussi en ville. De même, au moment de la retraite, certains hommes souhaitent retourner au village, et pas uniquement pour retrouver leur racine, mais aussi parce qu'ils ne peuvent pas vivre en ville où le coût de la vie est trop élevé par rapport à leur faible retraite. Si la femme est d'un autre groupe ethnique, elle ne souhaitera pas repartir au village et restera en ville sans son homme qui devra repartir seul. Surtout le système social est très menaçant pour les anciens, c'est-à-dire les oncles maternels qui sont censés protéger les jeunes contre les malheurs du quotidien. Ils sont très vite soupçonnés d'avoir provoqué le chômage, la maladie ou la mort ; ce qui fait qu'une personne d'un certain âge est facilement menacée ou exécutée, y compris par les miliciens, les militaires, les gendarmes ou les policiers.

C'est dans ce contexte de violence à la fois interethnique et intergénérationnelle, qui rappelle les années de la JMNR au début des années 1960, que le téléphone portable va prendre une place très particulière. A ses débuts, il a été utilisé comme un objet statutaire, comme en Europe. Certains congolais faisaient même semblant de téléphoner pour montrer leur importance sociale, alors qu'ils ne possédaient qu'un faux téléphone, pratique qui concernait 10 % des téléphones mobiles en Italie d'après F. Jauréguiberry (2003). Comme dit un interviewé « ... un sapeur qui se respecte ne peut pas ne pas avoir un portable ! » Plus précisément, les premiers utilisateurs de mobile ont été les « BT » et les « TBT », les *Biens Traités* et les *Très Biens Traités*, termes congolais pour désigner les « *Gens d'en haut ; tout au moins les personnes jouissant de revenus confortables.* »

Il a aussi été utilisé pour gérer les relations amoureuses entre l'homme et sa femme, sa deuxième femme, sa maîtresse, appelée aussi « deuxième bureau » : « *Beaucoup d'usagers de téléphone portable (notamment les femmes) reconnaissent que l'idée première de*

*son acquisition c'est d'avoir la possibilité d'entrer en contact avec leur amoureux (se). »*

Mais un des usages inattendus du téléphone portable a surtout été de devenir un moyen de survie pendant les périodes de troubles politiques : *« Lors des événements de 1998, c'est un ami qui m'a appelé sur mon portable pour me prévenir de ne pas rentrer chez moi alors que j'étais déjà en route... J'ai rebroussé chemin et cela m'a sauvé la vie : des personnes en arme étaient à ma recherche et avaient déjà assassiné l'un de mes enfants qui avait eu le malheur de se trouver là à ce moment. Mes autres enfants et ma femme étaient également absents par hasard... »*, raconte un interviewé. C'est pourquoi la carte rechargeable devient aussi un autre objet clé dans cette situation d'incertitude où l'on peut se retrouver du jour au lendemain, sans emploi, sans maison, sans électricité pour recharger la batterie et donc sans moyen de téléphoner et de se prémunir du danger.

Le livre de Jean-Aimé Dibakana Mouanda est un livre moderne et original qui, quelque part, renoue avec la méthode lancée par Georges Balandier dans les années 1950 et qui était de ne pas isoler la tradition de la modernité. Ici les règles les plus classiques de la parenté matrilineaire et de la sorcellerie sont associées aux pratiques les plus modernes de la contraception ou de la téléphonie sans qu'il soit possible de démêler l'un de l'autre. C'est aussi un livre de grande qualité intellectuelle parce que Jean-Aimé Dibakana Mouanda a su résister aux sirènes des grandes approches globalisantes au profit d'une approche du quotidien à la fois descriptive et interprétative qui rend compte, et bien souvent dans sa dureté, de la vie au jour le jour des urbains africains.

Paris le 30 septembre 2007

Dominique Desjeux, anthropologue, professeur à la Sorbonne  
(Université Paris-Descartes)

[www.argonautes.fr](http://www.argonautes.fr)



## Introduction

# Au fondement des sociétés : le changement social

Traiter du changement social signifie rendre compte des mutations observables au sein d'une société. Il s'agit de ces transformations qui s'imposent aux individus et modifient de façon durable et irréversible la structure, l'organisation et le fonctionnement de la société dans son ensemble. Il va donc de soi que, quels que soient les lieux et les périodes, les sociétés humaines ont toujours subi des changements, à des vitesses plus ou moins rapides<sup>1</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle lorsque naît la sociologie, c'est justement pour rendre compte des changements que connaissaient alors les sociétés occidentales à la suite de bouleversements majeurs dans les champs *politiques* (Révolution française, indépendance américaine), *économiques* (révolutions industrielle et agricole) et *intellectuels* (le siècle des lumières), cherchant notamment à en déterminer les principaux facteurs. Les approches de quelques « classiques » méritent certainement d'être rappelées.

Auguste Comte (1798-1857) envisageait trois états dans l'histoire des sociétés : un « état théologique » dans lequel les hommes expliquent les phénomènes naturels et sociaux par des données surnaturelles (notamment par la religion), un « état métaphysique » dans lequel émerge une morale rationnelle qui prend soit la raison soit la nature comme référence, puis un « état positif » où règnerait la science, la raison<sup>2</sup>. Auguste Comte considérait que les changements sociaux étaient commandés par les *connaissances scientifiques*. Herbert Spencer (1820-1903) s'inscrira également dans une vision évolutionniste du changement social. Pour lui, à l'image d'un organisme, la société passerait par plusieurs étapes, d'un stade primitif où tout est homogène et simple à un stade plus élaboré, caractérisé par

---

<sup>1</sup> Et dans le cas de l'Afrique subsaharienne, G. Balandier (1981) par exemple a montré que ces sociétés ont toujours connu des changements, notamment du fait du commerce entre groupes différents d'une part et du contact ancien avec l'islam d'autre part.

<sup>2</sup> La principale mission qu'Auguste Comte assignait à la sociologie était justement de découvrir les « lois » de cette évolution.

la spécificité, la différenciation, l'hétérogénéité. Le changement social serait donc le résultat d'une sorte d'*évolution universelle*.

Pour sa part, Alexis de Tocqueville (1805-1859) trouvera dans la « démocratie », autrement dit dans *l'égalité des conditions*, la source principale du changement social. Cet auteur soutenait que c'est la possibilité offerte à chaque individu d'accéder à n'importe quel statut qui permet à une société de se transformer. A l'opposé, Karl Marx (1818-1883) considérait que les sociétés étant composées de deux classes antagonistes (la bourgeoisie et le prolétariat), il est impossible pour les individus de passer d'une classe à l'autre. Et, partant du principe que l'économie est l'infrastructure, c'est-à-dire la base des sociétés<sup>3</sup>, il affirmait que les idées, les représentations et les connaissances dépendent des conditions économiques, d'où la *lutte des classes*. Le changement social serait la conséquence de cette lutte (donc des inégalités relatives aux conditions économiques d'existence).

Ferdinand Tönnies (1855-1936) proposera une approche différente : le point central serait le passage de la « communauté » à la « société », causé notamment par le développement des villes. C'est la *transformation du lien social* découlant de ce passage qui serait la source du changement social. Assez proche de cette idée, Emile Durkheim (1858-1917) insistera sur la *croissance démographique* pour expliquer les transformations des sociétés. Cette croissance entraînerait à son tour une augmentation de la division du travail : la nécessité de spécialisation découlant de cette division favoriserait alors le passage d'une solidarité de type « mécanique » fondée sur la ressemblance à une solidarité de type « organique » fondée, cette fois, sur la complémentarité. Se situant dans cette même lignée, Georg Simmel (1859-1918) soutiendra que c'est *l'urbanisation* (provoquée par l'accroissement de la population) qui est le principal moteur du changement des sociétés, en donnant naissance à l'individualisme du fait d'une part de l'appartenance des citoyens à plusieurs « cercles sociaux » à la fois et d'autre part de la place que prend l'argent en milieu urbain. Ce serait donc les exigences de la vie urbaine qui expliqueraient le changement social. De son côté, Vilfredo Pareto (1824-1923) retiendra notamment que ce sont *les élites et leur circulation* dans le corps social qui sont le moteur du changement social.

---

<sup>3</sup> Sur cette infrastructure, il y aurait la superstructure qui englobe la culture, la religion, le droit et la politique (l'infrastructure déterminant la superstructure).

Tout en admettant que d'autres facteurs peuvent intervenir dans ce processus, Max Weber (1864-1920) mettra l'accent sur la *diffusion des nouvelles valeurs*. Il affirmera notamment que le capitalisme (système économique) était né du calvinisme (système de valeurs).

Ces quelques rappels<sup>4</sup> montrent que le changement social a été diversement interprété. Seulement, comme on le constate, la plupart des « classiques » ont souvent eu une approche monocausale de ce phénomène. Ce qui est forcément réducteur. Pour la majorité des sociologues contemporains, le changement social est un phénomène tellement complexe et multiforme qu'il ne saurait obéir à aucun déterminisme ni à aucune cause unique. Il est plutôt la résultante de plusieurs facteurs à la fois ; même si ceux-ci peuvent être hiérarchisés. Par ailleurs, le changement social n'est plus considéré comme le seul fait des forces historiques et macrosociales mais aussi comme le résultat des stratégies d'acteurs divers placés dans des contextes socio-historiques et spatiaux bien déterminés. Ainsi, comme l'observent A. Trémoulinas (2006 : 5) : « le changement social, c'est d'une certaine manière toute la sociologie et, inversement, faire de la sociologie conduit à étudier différents changements sociaux » et T. Rogel (2003 : 12) : « tous les travaux en sociologie [...] ont à voir, d'une façon ou d'une autre, avec le changement social »...

Il faut également dire qu'après une période où les sciences humaines et sociales s'intéressaient en priorité aux grands bouleversements, une plus grande attention est de plus en plus portée aux forces discrètes à l'œuvre dans chaque segment de la société; l'idée étant de rompre avec toute vision globale au profit d'explications plus ancrées dans les processus locaux, sans pour autant mésestimer ou ignorer l'impact du « global » sur le « local » et vice-versa. C'est ce principe que nous retenons ici.

Un tel projet n'est possible que si l'on tient compte, en même temps, des transformations qui prennent source au sein même de la société considérée et de celles qui résultent de ses contacts avec d'autres sociétés : G. Balandier (*op. cit.*) distingue ces deux types de processus en termes de « dynamique du dedans » pour les premiers et de « dynamique du dehors » pour les seconds. Dans le même sens, ce projet n'est réalisable que si l'on renonce à toute prétention de présentation exhaustive des changements sociaux que connaît

---

<sup>4</sup> L'ouvrage « majeur » dans lequel chaque auteur développe son approche est indiqué en « Bibliographie ».

l'Afrique. Le choix des « figures » retenues ici est donc forcément arbitraire et limité.

Comme l'a précisé D. Desjeux (2004), le traitement d'un objet en sciences sociales dépend, entre autres, de l'échelle d'observation<sup>5</sup> choisie par le chercheur. Et selon l'échelle choisie, la réalité observée change car les différentes échelles sont indépendantes<sup>6</sup>. Ici, nous avons choisi de nous situer à l'échelle micro-individuelle (en nous intéressant par exemple aux arbitrages qui président aux choix individuels) et à l'échelle micro-sociale (en nous intéressant par exemple aux interactions entre les individus au sein de la famille, aux mécanismes d'influence et de marquage d'identité sociale).

C'est pourquoi notre démarche consiste à partir du concret, des faits pour susciter l'observation des régularités. Il s'agit, à travers des études de cas, à travers des sortes de « photographies », de « fresques sociologiques », de considérer les aspects révélateurs du changement social en Afrique subsaharienne. Autrement dit, notre ambition est de mettre en lumière les éléments qui permettent de rendre compte des transformations sociales dans ces zones ainsi que des mécanismes qui les sous-tendent aux niveaux micro-individuel et micro-social. Nous voulons par là même révéler la complexité des phénomènes sociaux observés. Pour ce faire, plusieurs terrains sont pris en compte. En dehors des données recueillies par nos propres soins, nous évoquons également celles récoltées par d'autres auteurs.

Ce livre n'est donc pas un ouvrage théorique sur le changement social en Afrique subsaharienne. Nous y traitons plutôt de quelques uns des éléments révélateurs de ce changement, en accord avec l'idée selon laquelle « il n'existe pas une différence de nature entre des changements qui seraient sociaux, d'autres économiques, d'autres encore politiques ou démographiques. Sont sociaux tous les changements dont on peut rendre compte sociologiquement » (A. Trémoulinas, *op. cit.* : 8).

Dans un premier chapitre, nous traitons des liens entre *mobilité sociale* et *cycle conjugal*. Nous y montrons que la mobilité sociale - qui est elle-même un signe du changement social en cours - impacte grandement sur les cycles conjugaux, c'est-à-dire sur l'histoire des couples, sur les stratégies matrimoniales. Le second chapitre est

---

<sup>5</sup> Il s'agit des échelles *macrosociale*, *microsociale* et *micro-individuelle*.

<sup>6</sup> L'un des exemples qu'il prend pour l'illustrer est la lecture d'une carte : selon l'échelle choisie, les détails vus ne sont pas les mêmes.

consacré à *l'impact du téléphone portable sur les sociabilités*. Il y est montré comment l'introduction de cet outil de communication éclaire d'une part les problématiques liées à la consommation en Afrique et d'autre part la transformation des logiques sociales relatives aux façons « de vivre ensemble » qu'il a suscitées. La *maîtrise de la fécondité* abordée au troisième chapitre évoque les changements survenus sur cette question, notamment les déterminants sociaux de la contraception au sein de la cellule familiale. L'étude des *rappports aînés/cadets sociaux structurés autour de la sorcellerie* présentée en dernier met en lumière les mutations des rapports de pouvoir au sein de la famille élargie ainsi que les nouvelles formes de régulation des conflits de sorcellerie<sup>7</sup>.

Consacré à une étude de cas spécifique, chacun des chapitres peut se lire de façon indépendante.

---

<sup>7</sup> Montrant par la même occasion que la sorcellerie est toujours une matrice de compréhension pertinente du fonctionnement des sociétés africaines actuelles.



## Chapitre I

# Mobilité sociale et cycle conjugal en milieu urbain

### Trois trajectoires matrimoniales

#### *La trajectoire matrimoniale de L. (ouvrier devenu cadre)*

Agé de 47 ans, L. est arrivé à Brazzaville à 18 ans en provenance de son village natal. A 23 ans, alors qu'il occupe un emploi d'ouvrier ajusteur, son oncle maternel lui parle de la femme qu'il a choisie pour lui<sup>8</sup>. Originaire d'un village voisin du sien, cette dernière y habite. Elle n'est pas scolarisée et ne parle aucune autre langue que celle de leur groupe sociolinguistique<sup>9</sup> commun. Il ne vient même pas à l'idée de L. de contester la démarche ou le choix de son oncle. Il savait que c'est comme cela que les choses se passeraient, il savait que le moment venu c'est l'oncle qui lui choisirait la future épouse (c'est comme cela que les choses se sont toujours passées dans la famille). De toute façon il était d'accord avec son oncle qu'il lui fallait une femme du village. C'est ainsi que le lignage se chargea de l'organisation de tout le processus matrimonial avant que son épouse ne le rejoigne à Brazzaville. Quinze ans plus tard, L. a gravi les échelons sur le plan professionnel : de « simple » ouvrier, il est devenu chef d'équipe et

---

<sup>8</sup> Il est entendu que la démarche de l'oncle est menée au nom de la « famille élargie », autrement dit au nom du lignage.

<sup>9</sup> Nous retenons ici que les populations africaines sont composées de différents groupes socioculturels, couramment appelés « ethnies ». Ces ethnies sont divisées en sous-groupes, en groupes sociolinguistiques. Par exemple l'« ethnie » fang est constituée des groupes sociolinguistiques mvaie, mékè, ewondo, ntoumou, etc., de même que l'« ethnie » kongo est composée des groupes socio-linguistiques sundi, kamba, mbembé, dondo, etc. Les problèmes que soulève l'usage du terme « ethnie » ont déjà été discutés avec pertinence ; notamment (pour le monde francophone) dans deux ouvrages aux titres évocateurs [*Au cœur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et Etat en Afrique* d'E. Mbokolo et J.-L. Amselle (dir.) et *Les ethnies ont une histoire* de J.-P. Chrétien et G. Prunier (dir.)]. Comme le reconnaissent les différents auteurs, ces difficultés ne remettent pas en question l'existence de « l'ethnie » en tant que réalité socio-historique, et, de toute façon il n'existe pas d'autre terme pour la désigner...